



HAL
open science

Le chaos botanique des Amériques

Samir Boumediene

► **To cite this version:**

Samir Boumediene. Le chaos botanique des Amériques. Cahiers philosophiques, 2018, 152, pp.91-96.
10.3917/caph1.152.0091 . halshs-01998980

HAL Id: halshs-01998980

<https://shs.hal.science/halshs-01998980v1>

Submitted on 14 Nov 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

LES INTROUVABLES DES CAHIERS

LE CHAOS BOTANIQUE DES AMÉRIQUES

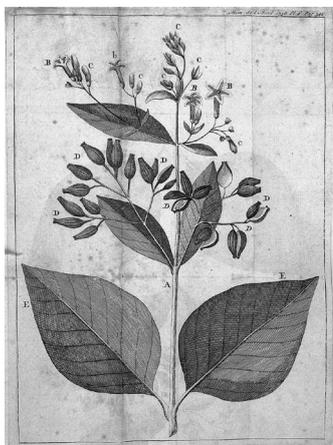
Samir Boumediene

Un naturaliste voyageur

« Il a consacré aux sciences sa vie entière, et n'a pas même publié un seul mémoire ». Cette phrase que prononce Condorcet en 1779 dans son éloge de Joseph de Jussieu (1704-1779), résume bien le destin particulier de ce savant, le plus jeune membre de la célèbre fratrie de naturalistes et le seul, parmi eux, à avoir voyagé jusqu'en Amérique pour mener ses recherches. Alors que Joseph parcourt terres et mers sans rien publier de son vivant, ses frères Antoine et Bernard, puis son neveu Antoine-Laurent, voyagent peu, mais s'imposent grâce à leurs écrits comme des figures majeures de la science française du XVIII^e siècle. Le contraste fait penser à l'opposition établie par l'historiographie entre les naturalistes voyageurs, qui collectent des données sur le terrain, et les naturalistes de cabinet, qui accumulent et analysent ces données dans leur laboratoire. Entre ces deux profils, qu'une même personne peut incarner à deux moments de sa vie, il y a souvent une différence de statut et une différence d'âge. La jeunesse de Joseph de Jussieu, tout comme celle de Hans Sloane avant lui, peut ainsi justifier qu'il soit désigné pour supporter les peines du voyage que coorganisent, entre 1735 et 1743, les monarchies française et espagnole dans la région de Quito.

Cette expédition, restée célèbre pour son déroulement calamiteux, poursuit d'abord un objectif d'ordre « géodésique ». Afin de régler la querelle opposant « newtoniens » et « cartésiens » à propos de la forme de la terre, Réaumur envoie deux expéditions, l'une au pôle Nord – celle de Maupertuis en Laponie – et l'autre à l'équateur, que dirigent Louis Godin (1704-1760) et Charles Marie de La Condamine (1701-1774). La monarchie espagnole, qui accepte la présence des académiciens français sur ses possessions américaines, estime que leurs observations astronomiques seront utiles aux navigations. Mais, pour les Espagnols comme pour les Français, l'autre intérêt de l'entreprise réside précisément dans la tâche confiée à Joseph de Jussieu : étudier les plantes locales.

La région que doivent parcourir les savants abrite en effet une flore aussi variée que peu connue, et dont sont originaires plusieurs plantes ayant un fort potentiel commercial : une « cannelle américaine », la coca et le



Dessin d'une branche de l'arbre du Quinquina
Mémoire de l'Académie royale, 1738
 Charles de La Condamine
 © Bibliothèque nationale de France
 www.gallica.bnf.fr

quinquina. La mission de Joseph de Jussieu est d'observer ces plantes et de réaliser, pour la première fois, une description et une classification botaniques des différentes espèces de quinquina. Considéré comme le « spécifique des fièvres intermittentes » qui accablent de nombreux Européens, ce remède fait l'objet de nombreuses confusions et fraudes, que l'intervention d'un naturaliste doit permettre de mieux contrôler.

Débrouiller la confusion qui entoure le quinquina, et plus généralement le « chaos botanique » de l'Amérique, telle est donc la mission de Jussieu durant son périple. Il parcourt les côtes désertiques du Pérou, les hauteurs des Andes et les profondeurs de l'Amazonie pendant plusieurs décennies.

Car bien que l'expédition géodésique prenne fin en 1743, Joseph demeure en Amérique, où il enchaîne les déplacements, les mésaventures et les maladies. Il sert comme médecin, comme ingénieur, comme mathématicien et doit toujours repousser son retour en France, qui intervient finalement en 1771. Entre-temps, son frère Antoine est mort, et sa mémoire, sa maîtrise du français comme son entendement ont profondément été troublés par l'expérience de l'Amérique. Jussieu s'est perdu quelque part vers l'équateur, malgré toutes les précautions qu'il a prises pour maintenir le lien avec Paris.

La bibliothèque centrale du Muséum national d'histoire naturelle conserve de nombreux documents rédigés par Joseph lors de son séjour en Amérique, dont plusieurs furent envoyés dès le début de l'expédition. On y trouve un journal consacré au quinquina, divers mémoires, plusieurs listes de végétaux et de graines, ainsi qu'une importante correspondance. Cette pratique continue de l'écriture durant le voyage rappelle que, pour bien des savants, celui-ci constitue au moins autant une expérience littéraire qu'une expérience physique. Tout se passe comme si chaque moment vécu lors du déplacement dans les terres lointaines ne trouvait sa justification que dans le partage ultérieur qui en serait fait auprès du monde quitté. En ce sens, la lettre qui suit peut être rapprochée du genre des relations de voyage. Envoyée le 15 octobre 1735 à Bernard, ou plus vraisemblablement Antoine, elle n'est pas la première que Joseph écrit lors de son voyage. Elle illustre bien, néanmoins, sa prise de contact avec la nature des Indes.

Jussieu et ses compagnons quittent La Rochelle le 15 mai et arrivent aux Antilles le 22 juin, où ils demeurent jusqu'au 30 octobre. Tandis que La Condamine et Bouguer réalisent des observations astronomiques depuis la Montagne Pelée, Joseph herborise sur les traces d'un autre voyageur français, le père minime Charles Plumier (1646-1704), « botaniste du roi » et auteur, à la fin du XVII^e siècle, d'une *Description des plantes de l'Amérique* et d'une *Histoire des plantes des Antilles*. Dans une lettre datée du 5 juillet,

Joseph de Jussieu compare d'ailleurs cet ouvrage à la « boussole » et aux instruments de mesure qu'utilisent ses acolytes. L'analogie traduit bien l'enjeu de cette première prise de contact. Le séjour aux Antilles est un moyen, pour Jussieu, de trouver des repères au sein des flores américaines. Il s'appuie sur Plumier et sur certains habitants de l'île pour se guider, mais l'observation directe des plantes doit lui permettre d'aller au-delà. D'une part, il souhaite corriger et compléter Plumier, afin de transmettre à Paris un savoir actualisé sur la nature des Indes. D'autre part, il souhaite se « familiariser » avec ce qu'il appelle « la botanique d'Amérique », afin de préparer son voyage au Pérou, où Plumier lui sera d'un secours encore moindre. Le contact avec les Indes peut ainsi être abordé à travers trois aspects : 1) Les défis que pose l'intégration de la nature américaine à la botanique européenne ; 2) L'expérience de Jussieu sur le terrain ; 3) La mise en communication des espaces explorés avec la métropole.

L'ordre et le chaos

L'un des principaux objectifs de l'histoire naturelle à l'époque moderne est d'élaborer un langage capable d'exprimer et d'ordonner la diversité des plantes. De façon un peu schématique, la réalisation de cet objectif peut être divisée en deux grands axes.

Le premier consiste à parfaire les éléments et la structure du langage botanique. À un premier niveau, il s'agit de préciser le vocabulaire descriptif appliqué aux différentes parties du végétal, en s'assurant qu'un même terme ne puisse désigner plusieurs formes et inversement. À un deuxième niveau, la façon de nommer les plantes obéit également à cette logique bijective et doit permettre, surtout, de situer chaque espèce au sein du monde végétal. La dénomination des plantes est ainsi enserrée, à un troisième niveau, dans une nomenclature, une série de catégories (espèces, genres, classes, etc.) devant traduire, pour chaque niveau considéré, de l'espèce à la famille, les ressemblances et les différences entre les plantes.

Le deuxième axe de l'histoire naturelle est cumulatif : il s'agit d'inventorier toujours plus de plantes afin d'embrasser le monde végétal dans toute sa diversité. L'herborisation, le voyage, la collecte, l'échange des spécimens, l'entretien des jardins et des herbiers sont des pratiques essentielles à cette démarche. L'enjeu n'est pas seulement d'intégrer des plantes nouvelles à un cadre classificatoire, mais de réformer ce cadre classificatoire chaque fois que l'intégration d'une plante ou d'un groupe de plantes pose problème. Là réside l'importance des Indes dans la constitution du savoir naturaliste européen. Non seulement ces régions étaient peu connues, voire inconnues des Anciens, mais surtout, elles abritent des flores parfois fort différentes de celles qui peuplent le Vieux Monde.

L'articulation entre ces deux axes est loin d'être fixée au XVIII^e siècle. Elle donne lieu à de nombreuses tensions, qui transparaissent à travers l'opposition entre « méthode » et « système » ou, sur un tout autre plan, à travers la coexistence de deux types de livres : les ouvrages généraux qui, comme ceux de Ray ou de Tournefort, proposent des manières de classer les plantes ; et les flores, qui inventorient les espèces d'une région donnée.

Tous ces enjeux se retrouvent dans la lettre de Jussieu, aussi bien lorsqu'il mentionne les « secours de la nomenclature » que lorsqu'il fait allusion au nombre de plantes connues dans les environs de Paris et dans les Antilles. Comme d'autres naturalistes voyageurs, Joseph souhaite rapporter la diversité des plantes locales à l'ordre botanique que tentent de fixer les naturalistes européens. Mais cette flore locale doit être abordée, et parcourue, à une autre échelle, celle de l'Amérique, afin d'être mise en ordre.

Si Jussieu herborise aux Antilles afin de préparer le voyage au Pérou, c'est en effet parce qu'il conçoit une forme de continuité entre les plantes des îles et celles du continent américain. Une telle conception a une première incidence, d'ordre épistémologique et, peut-être, théologique. En postulant l'homogénéité des Indes occidentales, Jussieu accorde au facteur géographique un rôle décisif dans l'ordonnement des végétaux. Si « les plantes sont semées là et là indifféremment, sans ordre », il est possible de comprendre leur répartition et leur filiation en réalisant l'inventaire exhaustif d'une région : « compléter la botanique d'Amérique » est un moyen de débrouiller le chaos. Et, par extension, de retrouver dans le langage de la taxonomie l'ordre sous-jacent dans lequel Dieu a disposé les choses. Sur un plan politique, cette conception a une autre incidence : si les îles annoncent le continent, alors il n'est pas impossible qu'il s'y trouve déjà « la plupart des plantes à chercher au Pérou ». De fait, une préoccupation récurrente des naturalistes français partis aux Antilles fut d'y trouver le quinquina, ou un substitut.

L'étude que Joseph prévoit de mener dans les Andes doit donc aussi servir, en retour, à l'étude et à l'exploitation des plantes originaires des Indes françaises. De fait, au milieu du XVIII^e siècle, une grande partie des Amériques constitue encore un angle mort en matière de botanique : hormis les travaux de Plumier, seuls quelques ouvrages, comme ceux de Willem Piso ou de Louis Feuillée, lui ont été consacrés et nombre d'études, comme celles de Francisco Hernández au Mexique, n'ont pas été publiées dans leur intégralité. Les repères qui pourraient aider Jussieu à affronter les immensités végétales de l'Amérique, il doit donc aussi les trouver hors des livres, auprès des habitants. Mais il se frotte alors à un problème plus complexe encore, qui est l'extrême variabilité des noms donnés aux plantes. Le chaos botanique se double ainsi d'un chaos linguistique et, après seulement quelques semaines passées aux Antilles, Jussieu rencontre déjà le risque lié à la condition du voyageur naturaliste : se perdre dans la profusion qu'il est venu mettre en ordre.

L'expérience du terrain

Avant même de constater la diversité des plantes et l'instabilité des noms qui leur sont donnés, Jussieu doit en effet y accéder. Il lui faut se déplacer, éprouver les peines physiques autant que morales du voyage et, pour cela, observer une discipline stricte. Loin de l'image du savant parti à l'aventure, le naturaliste voyageur ne fait « aucun excès ». Surpris par « l'ardeur du soleil », dans cette terre où l'hiver « vaut bien l'été de France », épuisé, aussi, par les changements de température et d'altitude, Jussieu a appris à

se ménager. Avec, pour conséquence, de n'avoir pas pu envoyer autant de plantes qu'il aurait souhaité. Mais si chaque herborisation exige le même calcul d'optimisation – récolter le maximum de plantes avec la plus grande économie de moyens – le naturaliste doit réprimer son envie de voir en priorité les plantes les plus belles ou les plus dignes d'intérêt. Le seul critère apte à suspendre cette neutralité du regard est la nouveauté des espèces. De sorte que si Joseph souhaite connaître celles ignorées par Plumier et les autres auteurs, il doit apprendre à s'intéresser aux choses banales.

Cette éthique de la prudence et cette autodiscipline prennent une autre tournure lorsque Jussieu affronte les problèmes que pose toute intermédiation. De même qu'il a besoin de Plumier pour identifier les plantes, il doit questionner les habitants afin de savoir où les trouver et pour déterminer leurs propriétés médicales. L'expédition botanique mobilise ainsi tout un art de la prise de parole, qui repose conjointement sur la capacité à installer des rapports de confiance et sur la nécessité de sélectionner les informateurs les plus « dignes de foi ». En plus de répondre aux questions du naturaliste, les intermédiaires lui apportent souvent une aide matérielle et peuvent, parfois, entretenir des liens d'amitié avec lui. Monsieur Depas, par exemple, héberge Joseph, qui le recommande à ses frères. Mais Depas peut présenter plusieurs gages : il est médecin, a fréquenté Montpellier, et se trouve lié à d'influents personnages de la métropole.

Chez les autres praticiens, en revanche, Jussieu a eu plus de mal à trouver des interlocuteurs fiables. Trop obnubilés par le gain immédiat, la plupart d'entre eux délaissent, selon lui, l'étude de la botanique. Ce topos récurrent qui, depuis le XVI^e siècle, oppose utilitarisme et curiosité, prend un sens particulier dans cette lettre, puisque Jussieu l'emploie afin de critiquer le manque d'attention à la nouveauté américaine. « Nous ne soucions que de ce que nous connaissons » : la formule aurait pu être appliquée à Christophe Colomb, venu chercher aux Indes ce qu'il voulait trouver, et non pas ce qu'il y avait sur place. Toutes les tensions liées à l'emprise savante de l'Europe sur l'Amérique pourraient ainsi se résumer à cette nécessité, par définition contradictoire, de se soucier de ce que l'on ignore ; d'apprendre, d'une certaine façon, à rechercher ce que l'on ne recherche pas.

De là découle un autre basculement, qui là encore est plus qu'un topos : les « gens sans lettres » et les « nègres » sont crédités par Jussieu d'une plus grande expérience que les médecins et les chirurgiens blancs. Les critères de la fiabilité sont moins liés à l'autorité des titres et de la connaissance livresque qu'à la pratique. Mais c'est précisément ce renversement qui place Jussieu dans ce chaos linguistique où plusieurs plantes sont confondues sous un même terme, ou bien nommées suivant la seule fantaisie des personnes. L'embarras de Jussieu face aux informations contradictoires qui lui sont transmises de village en village, autorise à penser que cette variabilité des noms ne traduit pas que le caractère local des savoirs, mais peut-être, aussi, des formes de résistance par le silence, le mensonge et la fraude.

Le proche et le lointain

Face à de telles situations, le secours qu'apporte la nomenclature n'est pas seulement d'ôter des confusions. Il s'agit, plus fondamentalement, d'extraire les savoirs des langues particulières dans lesquelles ils s'énoncent, pour les traduire dans le langage à prétention universelle que Joseph emploie lorsqu'il communique avec ses frères. Afin de les « faire connaître à tout le monde entier », le naturaliste doit renommer chaque plante dont il envoie un spécimen ou une graine, en reprenant la logique polynomiale qu'a perfectionnée Tournefort. Avec le risque, bien illustré par le cas de la *Dorstenia*, de tomber dans la surdétermination : *Dorstenia Minima Subhirsuta, foliis subrotundis, obtusa dentatis, superna parte levibus prona vero asperis*, etc. : on est loin des binômes linnéens.

La précision de la description tout comme l'envoi des échantillons traduisent l'importance autant que la difficulté à mettre en communication le proche et le lointain. Sans leur étiquette en latin, les végétaux destinés à être cultivés dans le Jardin du roi n'apportent rien à la science française. Pour œuvrer à son prestige, Jussieu doit à la fois surmonter les difficultés de la collecte et prendre en compte les conditions du transfert. À des milliers de kilomètres de la métropole, le paramètre décisif n'est pas la distance, mais le temps. À un premier niveau, le moment de l'herborisation doit être bien choisi, suivant qu'on veuille observer la fleur ou recueillir des graines. Or Jussieu réalise que, contrairement aux plantes européennes, les végétaux des Antilles fructifient « par degrés », ce qui empêche de récolter de nombreuses semences à la fois. À un deuxième niveau, ce paramètre du temps rejoue lorsqu'il faut envoyer des plants à travers l'Atlantique. Comme Jussieu quitte la Martinique à la tombée de l'hiver, il est par exemple obligé de repousser l'envoi des plants, en le confiant à Monsieur Depas.

Cette gestion du temps, qui combine le programme et l'improvisation, révèle la nature profonde de l'expédition scientifique. En tant qu'organisation sociale fondée sur le principe de la délégation des tâches, elle doit permettre de multiplier les lieux et les moments de la construction savante du monde. Et pour mieux relever ce double défi de l'ubiquité et de la simultanéité, l'expédition scientifique non seulement s'insère dans des réseaux préexistants, mais surtout elle les renforce. Après son départ, Joseph a continué à écrire à Monsieur Depas, lequel est entre-temps entré en relation avec Bernard et Antoine. Comme Hans Sloane entre la Jamaïque et Londres, Jussieu a ainsi contribué, lors de son voyage, à la constitution d'un réseau d'échange savant entre les Indes françaises et Paris.

En dépit de cela, cette lettre donne déjà à voir l'une des grandes leçons de l'expédition géodésique et du séjour américain de Jussieu : toutes les plantes, tous les noms qui leur sont donnés, ne peuvent pas faire l'objet d'un grand transfert à travers les mers. La construction savante *du* monde ne supprime jamais les médiations, les frottements, les résistances épistémiques et matérielles qui donnent consistance à *un* monde. Bien que, ou plutôt parce qu'il est écrit par un naturaliste en mouvement, ce texte ouvre ainsi des pistes fécondes pour réfléchir aux rapports entre la connaissance et le(s) lieu(x).

LES INTROUVABLES DES CAHIERS

LETTRE DE JOSEPH DE JUSSIEU sans doute adressée à Antoine de Jussieu, Saint-Georges, le 14 octobre 1735¹

{20r}

Mon très cher frère,

En attendant le moment de nous embarquer pour passer a Portobello, j'ai été herboriser aux environs du Petit-Goâve au Cul-de-Sac. J'y suis même encore actuellement à Saint-Georges dans la partie du sud de l'île, quartier de Saint-Louis, chez Monsieur Depas. Je suis persuadé que le nom de ce médecin ne vous est pas inconnu, il est docteur en médecine de la faculté de Montpellier et beau-frère de monsieur Azevedo. Il est ici généralement estimé et avec raison, car on ne peut faire la médecine par plus de générosité et d'honneur ni avec plus de science et de succès. J'ai reçu de lui toutes sortes de politesses et d'honnêtetés, il m'a fait plaisir en toutes les occasions qui se sont présentées, et je regarde sa connaissance et son amitié comme le plus grand profit du séjour que j'ai fait à Saint-Domingue. Je n'ai pas besoin de vous recommander de le regarder comme de vos amis, je sais le cas que vous faites des gens de science et de probité et combien vous êtes sensible aux services qu'on me rend. J'espère que vous lui ferez plaisir, et s'il a besoin de livres ou autre chose de Paris que vous vous emploierez avec joie. Vous pouvez, et je l'ai même prié de s'en charger, lui demander des plantes en pied pour le jardin royal, il a des facilités pour les faire {20v} embarquer, et il le fera avec plaisir.

L'utilité que j'ai retirée des différentes herborisations que j'ai faites, outre le recueil des graines que je vous envoie, n'est pas petite, puisque je me suis familiarisé avec la botanique d'Amérique ; j'ai vu et observé plus de la moitié des plantes rapportées par le R.P. Plumier, et j'en ai vu nombre d'autres que cet infatigable botaniste n'a pas observées ou n'a pas rapportées, je suis même convaincu qu'il n'a pas connu la moitié des plantes de ce pays-ci. La plupart des plantes des forêts sont encore inconnues, les plantes de peu d'apparence, n'ont pas paru

■ 1. Muséum national d'histoire naturelle, MS 179, f° 20-23. L'orthographe a été modernisée, la ponctuation rectifiée, et certains mots superflus supprimés, quand cela était nécessaire.

mériter l'attention du père Plumier qui les a négligées. [...] Les seuls environs de Paris fournissent deux milles espèces de plantes, la France dans toute son étendue en comprend au moins quatre milles. Serait-il possible qu'un pays aussi fertile que celui-ci, où les plantes sont à l'aise et hors d'insulte, ne possédât que huit cents espèces de plantes ? Il est vrai que le père Plumier a été assez occupé du grand nombre des plantes qu'il a dessinées et décrites, et qu'il n'a pas pu voir tout : *non omnis fert omnia tellus*, les plantes sont semées là et là indifféremment, sans ordre, et ne se présentent pas au botaniste par conséquent toutes rassemblées ni dans l'état qu'il souhaiterait. Disons donc que la botanique d'Amérique n'est pas encore complète, mais elle n'est pas à négliger ; les sots qui traitent de ridicule l'étude de la {21r} nomenclature des plantes ignorent les avantages qu'on en retire et qu'on en peut retirer. Si les chirurgiens et médecins de ce pays-ci y étaient plus versés, ils n'auraient pas la honte quelques fois de voir guérir par des gens sans lettres, et des nègres avec des simples, des maux qu'ils regardent comme incurables. Ils seraient en état de profiter des vertus des plantes, et de les faire connaître à tout le monde entier et cela par le seul secours de la nomenclature ; *ignoti nulla cupido*, nous ne nous soucions que de ce que nous connaissons. Comment en effet avoir recours aux secours que nous ignorons et que nous méprisons par ignorance ? Il est hors de doute que le nombre des plantes utiles [...] pour la nourriture, pour les teintures, pour la charpente, pour la médecine, etc., et celles d'un usage pernicieux, est très grand ici. Très peu sont généralement connues, celles même qui sont connues ont pour la plupart des noms différents suivant les différents quartiers. Il n'y a donc qu'un botaniste capable par le secours de la nomenclature de débrouiller ce chaos.

J'ai appliqué à plusieurs espèces de plantes apportées par le père Plumier les vertus dont j'ai moi-même été témoin, ou que j'ai trouvé d'un usage confirmé par le témoignage de monsieur Depas qui les a mises en pratique, et des personnes dignes de foi. Le peu de temps que j'ai eu ne m'a pas permis de grossir mon recueil autant que je l'aurais souhaité. Peut-être, et j'en suis presque persuadé, que la plupart des plantes que je vais chercher au Pérou sont ici {21v} sans que personne s'en doute, car on ne songe ici qu'à faire de l'indigo et du sucre. L'étendue des connaissances de la plupart des habitants ne va pas plus loin. Rien ne leur paraît plus sec que la botanique. En effet, ce n'est pas un moyen de faire fortune promptement et c'est tout ce qu'on ambitionne ici.

Ils confondent sous le nom de liane toutes les plantes qui s'entortillent et rampent. De gratte galle tous les arbrisseaux épineux, de bois à grande ou petite feuille différents bois des forêts. De bois de savanes on nomme ainsi les prairies, les arbres qui y viennent plus volontiers secs, de telle sorte que plusieurs genres de plantes se trouvent confondus quoique très différentes par le port, les feuilles, les fleurs et les fruits, et les propriétés. Cependant, plusieurs plantes ont des noms particuliers mais les noms sont arbitraires suivant les différents quartiers. Chaque habitant même les nomme à sa fantaisie sans s'embarrasser si elles sont

déjà connues ailleurs sous d'autres noms, ce qui fait un désordre dans l'usage et l'emploi des plantes.

Vous trouverez dans le catalogue ci-joint quelques espèces que le père Plumier n'a pas connues, et d'autres dont je n'ai pas pu observer le caractère.

J'ai trouvé une espèce de *Dorstenia* [je vous ai envoyé un échantillon ci-joint] bien différente de celle qui est rapportée dans le livre du père Plumier.

Cette espèce s'élève tout au plus à la hauteur de six pouces, ses racines (22r) sont noueuses de chaque nœud distant les uns des autres d'environ un demi pouce portant les filaments ou la chevelure de la racine qui est très clairsemée. La grosseur de ces nœuds est d'environ deux lignes et demie, la grosseur de la racine principale entre les nœuds est d'une ligne. La tige est simple et a deux ou trois germes de chacun desquels partent deux pédicules longs d'un ou deux pouces qui soutiennent des feuilles légèrement dentelées, oblongues, de la longueur de deux pouces et de la longueur d'un pouce. Elles sont âpres et rudes au toucher d'un côté et lisses de l'autre. Au sommet de la tige s'élève le pédicule qui soutient le fruit. Il est tantôt simple tantôt double, et aussi long que celui qui soutient les feuilles. Le fruit est rond, plat au-dessus, le pédicule est précisément au centre du fruit. Les bords sont ornés de petites dentelures qui paraissent être des étamines. Les semences sont rangées les unes à côté des autres dans une petite loge écailleuse. Le sommet de ces écailles paraît être celui des étamines. Toute la plante est un peu velue. Je l'ai nommée *Dorstenia Minima Subhirsuta, foliis subrotundis, obtusa dentatis, superna parte levibus prona vero asperis, placenta seminum orbiculari compresso ad oris denticulis ornato*. Elle vient dans la montagne dans des endroits humides. Je pars après-demain pour me rendre au Petit-Goâve. Nous devons nous embarquer le 20 de ce mois environ. Je vous enverrai un autre paquet de graines que j'y ai amassées, et je vous y rendrai compte de ce que j'aurai fait auparavant de m'embarquer. Je ne crois pas qu'il soit à propos de vous envoyer aucune plante en pied, la saison de l'hiver est trop rigoureuse. Il vaut mieux vous (22v) les faire tenir dans le printemps. J'ai établi des correspondances et j'ai pris des mesures pour cela dont je vous instruirai, vous ne trouverez pas mes paquets de plantes beaucoup garnis de semences. J'ai une bonne raison à vous donner pour cela, c'est qu'ici les fruits et les semences ne naissent que par degrés, on ne voit jamais une plante dont toutes les graines soient en parfaite maturité à la fois. Le nombre de paquets n'est pas considérable, mais enfin c'est ce que j'ai pu ramasser et il m'a bien fallu courir pour ce peu. Si j'avais trouvé toutes les plantes que j'ai vues et connues en état de cueillir leurs semences, leur paquet serait dix fois plus considérable qu'il n'est. Quoi qu'il en soit, je souhaite que celles-ci et celles que je vous enverrai de Petit-Goâve lèvent et réussissent. Je puis me vanter que vous aurez vu au Jardin royal des plantes qui n'y ont jamais été, et qui méritent l'attention d'un botaniste. Peut-être que j'aurais pu employer

mieux mon temps, mais les forces épuisées par la grande chaleur du pays ne m'ont pas permis de faire plus. J'ai grimpé sur le sommet des plus hautes montagnes, j'ai visité des pays arides, ombrageux, humides, etc. J'ai été partout où j'ai cru faire quelque récolte.

Je me porte assez bien, tous nos messieurs aussi. Les chaleurs du pays me retiennent un peu pour me livrer trop légèrement aux fatigues des herborisations. J'ai pensé tomber malade tout de bon pour avoir été exposé en voyage à l'ardeur du soleil. Il faut se faire peu à peu à la {25r} différence du climat et nous étions malheureusement tombés dans les plus grandes chaleurs de l'année. Nous allons présentement entrer dans la saison de l'hiver qui vaut bien l'été de France. Du reste je ne fais aucun excès quel qu'il puisse être. Je ne redoute que le soleil de ce pays-ci, ainsi j'espère faire ce voyage-ci heureusement. Je n'ai d'autre inquiétude dans l'esprit que celle de savoir comment vous vous portez et toute la famille. Je n'ai point de chagrin ni de souci d'ailleurs et rien ne me fait peur du côté des peines et des dangers que nous pouvons essayer. J'en suis fort tranquille là-dessus. Adieu mon cher frère. Je suis avec toute l'amitié et la reconnaissance possible.

Votre très humble et obéissant serviteur.
J. de Jussieu.

À Saint-Georges, de la partie du sud de l'île de Saint-Domingue
Ce 15 octobre 1735

J'embrasse tous mes chers frères.
Bien des compliments à tous nos amis.

[Les semences qui remplissent la boîte sont celles du poirier d'Amérique. Il y a aussi des graines du grand poil à gratter et des noyaux de la prune de Macaby.]